Progrès et perfectibilité : variations sur un thème

Véronique Le Ru

▶ **To cite this version:**

Véronique Le Ru. Progrès et perfectibilité : variations sur un thème. Raison Présente, 2009, Savoir, connaitre, agir, 171 (1), pp.41-48. 10.3406/raipr.2009.4176 . hal-03716385

HAL Id: hal-03716385
https://hal.univ-reims.fr/hal-03716385

Submitted on 7 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Raison présente

Progrès et perfectibilité : variations sur un thème

Véronique Le Ru

Citer ce document / Cite this document :

Le Ru Véronique. Progrès et perfectibilité : variations sur un thème. In: Raison présente, n°171, 3e trimestre 2009. Savoir, connaitre, agir. pp. 41-48;

doi : https://doi.org/10.3406/raipr.2009.4176

https://www.persee.fr/doc/raipr_0033-9075_2009_num_171_1_4176

Fichier pdf généré le 16/03/2019

Abstract

Since the modem period the notions of progress and perfectibility have been envisaged from two different standpoints. On the one hand is the conception developed by the philosophers who believe in the unlimited power of reason. On the other hand is that of the sceptics who doubt its power. After presenting these two views, I will address the question of which one is the best. Should we follow those who trust reason or those who don't ? In order to answer this question we must determine what is central for progress and perfectibility. Do they come along with a continuous development of knowledge ? Or do they pivot around a radical imperfection which may defeat reason and give rise to barbarism or decay ?

Résumé

Après avoir présenté les deux manières de penser les notions de progrès et de perfectibilité qui se font jour depuis l'âge classique, soit à partir d'une raison indéfiniment positive, soit à partir d'une conception sceptique de la connaissance, nous nous demandons qui il faut suivre : ceux qui font confiance à la raison ou ceux qui s'en défient ? L'articulation du progrès et de la perfectibilité se fait-elle autour d'un développement continuel des connaissances ou d'une imperfection radicale qui peut conduire à une défaite de la raison au profit de la barbarie ou de la corruption ?

BY: $ = creative commons

Progrès et perfectibilité : variations sur un thème

Véronique Le Ru *

Résumé

Après avoir présenté les deux manières de penser les notions de progrès et de perfectibilité qui se font jour depuis l'âge classique, soit à partir d'une raison indéfiniment positive, soit à partir d'une conception sceptique de la connaissance, nous nous demandons qui il faut suivre : ceux qui font confiance à la raison ou ceux qui s'en défient ? L'articulation du progrès et de la perfectibilité se fait-elle autour d'un développement continuel des connaissances ou d'une imperfection radicale qui peut conduire à une défaite de la raison au profit de la barbarie ou de la corruption ?

Abstract

Since the modern period the notions of progress and perfectibility have been envisaged from two different standpoints. On the one hand is the conception developed by the philosophers who believe in the unlimited power of reason. On the other hand is that of the sceptics who doubt its power. After presenting these two views, I will address the question of which one is the best. Should we follow those who trust reason or those who don't ? In order to answer this question we must determine what is central for progress and perfectibility. Do they come along with a continuous development of knowledge ? Or do they pivot around a radical imperfection which may defeat reason and give rise to barbarism or decay ?

Texte

Si Littré met sous la plume de Montaigne une des premières occurrences du terme progrès, la notion de perfectibilité est un néologisme du xviiie siècle. Littré met le mot de perfectibilité dans la bouche de Turgot à l'âge de 23 ans, ce qui date son apparition dans la langue à 1750. Mais, à vrai dire, le philosophe qui a fait date dans la réflexion et l'articulation des deux notions de progrès

* Maître de conférences, université de Reims

Persée creative commons

et de perfectibilité, c'est Jean-Jacques Rousseau dans son Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes de 1755 et son Essai sur l'origine des langues qu'il rédige entre 1754 et 1761. Dans ces deux ouvrages, Rousseau explique que la nature de l'homme, morale et psychique, peut être pensée comme une sorte d'arrachement par rapport à la nature physique, et que cet arrachement se fait par le biais du langage qui donne à l'humain sa spécificité, à savoir la perfectibilité[1]. La faculté de se perfectionner est ce qui distingue l'homme de l'animal, mais d'emblée Rousseau présente cette perfectibilité comme une marque d'imperfection : on est perfectible parce qu'on n'est pas parfait. Cette ambiguïté de la nature de l'homme est confirmée dans l'Essai sur l'origine des langues quand Rousseau déclare, à la fin du chapitre 1, qu'à l'encontre des animaux, « l'homme fait des progrès soit en bien, soit en mal »[2].

C'est avec Rousseau que pour la première fois se trouve explicitement énoncée cette idée, à savoir que l'homme, par sa perfectibilité, peut faire des progrès en mal. Autrement dit, quand Rousseau réfléchit les deux notions de progrès et de perfectibilité, il en fait des variations sur le thème de l'imperfection alors que jusque-là les philosophes avaient plutôt réfléchi le terme de progrès dans le sens linéaire d'un développement continuel des connaissances. Ainsi Pascal, dans la Préface au traité du vide (rédigée probablement vers 1651), utilise la métaphore de l'homme universel qui, dans un vieillissement indéfini, ne cesse d'apprendre, ce qui lui permet de soutenir en toute rigueur la formule paradoxale selon laquelle les anciens étaient les nouveaux et les nouveaux les anciens : « De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tous les siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement »[3]. Pascal substitue de cette manière le thème de l'accroissement des connaissances à celui du vieillissement et, corrélativement, il oppose à l'argument d'autorité des anciens en science l'argument de l'historicité du savoir qui fait que, sur la question du vide, « sans les contredire, nous pouvons assurer le contraire de ce qu'ils disaient »[4].

Dans le prolongement de Pascal, Fontenelle, dans la Digression sur les anciens et les modernes, reprend la métaphore de l'homme universel qui accumule les connaissances de tous les siècles précédents, métaphore qu'il accompagne du schème des trois âges, qui sera repris par Comte : « Ainsi cet homme qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu son enfance où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressants de

la vie, sa jeunesse où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la poésie et l'éloquence, et où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force et a plus de lumières que jamais ». Et il ajoute « que les hommes ne dégénéreront jamais, et que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont, s'ajouteront toujours les unes aux autres »[5]. Autrement dit, le progrès des connaissances est linéaire et la perfectibilité de l'homme indéfiniment positive. Aussi bien Pascal que Fontenelle et plus tard Comte pensent, par la métaphore de l'homme universel et du schème des trois âges, l'articulation du progrès et de la perfectibilité humaine comme des variations sur le thème du développement linéaire et historique du savoir.

Or il est intéressant de noter que Rousseau a lu de près la *Digression sur les anciens et les modernes* de Fontenelle. Il retient notamment de sa lecture qu'il n'y a pas de supériorité *a priori* et encore moins de nature des anciens sur les modernes, ou inversement. Pour Rousseau aussi, il n'y a pas de différence naturelle entre les hommes et l'inégalité est une affaire d'institution ou de convention. Mais au lent travail de l'histoire qui, selon Fontenelle, permet de perfectionner les dispositions innées de la nature, Rousseau oppose un pessimisme rationnel qui a moins pour effet de discréditer la raison que de subordonner celle-ci à des choix éthiques et politiques compatibles avec la nature de l'homme. À défaut de faire ces choix, Rousseau avertit les hommes : la culture et l'histoire engendrent des monstres qui sont l'inégalité et l'artifice. Or Rousseau, contrairement à une représentation convenue, n'est pas le seul à penser ainsi.

Les encyclopédistes, par exemple, sont loin d'être des chantres du progrès. Rappelons que d'Alembert, dans le *Discours Préliminaire de l'Encyclopédie*, déclare : « la barbarie dure des siècles, il semble que ce soit notre élément, la raison et le bon goût ne font que passer ». Et ce propos prend une importance d'autant plus vive qu'il se situe dans la préface de l'*Encyclopédie* et qu'il donne le ton à l'ouvrage.

À vrai dire, la rédaction de l'Encyclopédie s'opère dans la tension entre la croyance aux progrès de l'esprit humain et une vision somme toute assez noire de l'histoire où l'esprit suit une route, fait demi-tour et parfois s'égare. Cette vision lucide de l'histoire et des progrès de l'esprit est une vision critique. D'Alembert et Diderot sont les premiers à défendre l'esprit philosophique qui règne au milieu du siècle[6] mais ils sont également les premiers à

en dénoncer l'abus, par exemple, en médecine[7] ou dans les matières de goût[8]. En outre, l'ambivalence de leur conception du progrès les conduit à mettre en avant le caractère historique des théories scientifiques, vision critique qui paraît aller de soi pour les théories passées comme celle de Descartes[9] mais qui surprend plus quand elle s'étend à la théorie newtonienne ; ainsi d'Alembert avance l'hypothèse : « Si le newtonianisme venait à être détruit de nos jours [...] » (D.P.E., 111). Même si d'Alembert et Diderot sont fort conscients qu'ils contribuent par leur ouvrage à faire progresser les connaissances humaines (voir D.P.E., 150-151) en vue du temps de la raison, ils veulent aussi apprendre aux philosophes à se défier de leurs lumières car « cette disposition est le premier pas vers la vérité » (D.P.E., 100). Aussi le scepticisme envers l'idée de progrès[10] ouvre-t-il les diverses voies qu'essaye et emprunte la raison dans son exploration du labyrinthe de l'univers. C'est en se tournant, en se détournant et en se retournant sur elle-même qu'elle échappe aux fausses évidences et aux trompe-l'œil. On saisit mieux, à partir de ce scepticisme qui est aussi un combat contre le dogmatisme, le succès de la métaphore du labyrinthe : si la chaîne des connaissances ne peut se superposer qu'idéalement à la chaîne des êtres, si le système du savoir comme un soleil à l'horizon recule au fur et à mesure que les Encyclopédies cherchent à l'approcher, s'il est, à l'image de l'univers, un labyrinthe[11], la raison elle aussi doit devenir labyrinthique pour y cheminer sans illusion. Au propos de Condillac selon qui « Il est plus important de ne nous trouver qu'où nous étions d'abord, que de nous croire trop légèrement hors du labyrinthe »[12], d'Alembert prête main-forte quand il écrit : « le pays de la raison et des découvertes est d'une assez petite étendue ; et souvent au lieu d'y apprendre ce que l'on ignorait, on ne parvient à force d'étude qu'à désapprendre ce qu'on croyait savoir » (D.P.E., 79-80).

Au terme de cette brève présentation des deux positions, qui faut-il suivre : ceux qui font confiance à la raison ou ceux qui s'en défient ? L'articulation du progrès et de la perfectibilité se fait-elle autour d'un développement continuel des connaissances ou d'une imperfection radicale qui peut conduire à une défaite de la raison au profit de la barbarie ou de la corruption ?

Les événements historiques du XX^e^ siècle (génocide arménien, shoah, Hiroshima) ont défait l'alliance que les positivistes et les scientistes avaient pu croire sceller entre progrès des connaissances et progrès moral. Rousseau l'avait déjà dit et l'histoire récente le confirme : les progrès des sciences et des techniques ne

s'accompagnent pas d'un progrès moral. Faut-il, suite à ces leçons de l'histoire, réduire l'application de l'idée de progrès et de perfectibilité positive au domaine des sciences et des techniques ? Et même dans ce champ restreint, l'idée de progrès n'est-elle pas à interroger ?

Formuler une telle question semble provocateur. La signification de l'idée de progrès n'est-elle pas précisément le sens de la marche, de l'avancement, de l'accroissement des sciences ? Celle de la perfectibilité n'implique-telle pas, par l'éducation, un perfectionnement et non une régression ?

Si Descartes recommandait à l'homme de se rendre comme maître et possesseur de la nature (*Discours de la méthode,* 6ème partie), n'est-il pas pourtant grand temps de changer de mot d'ordre et de recommander à l'homme de se rendre maître et possesseur de ses propres connaissances ? Le fait qu'on se demande aujourd'hui si l'idée de progrès et de perfectibilité positive est toujours d'actualité atteste que le savoir est en crise (les étudiants désertent les disciplines fondamentales, les réformes en cours en France dans l'enseignement supérieur et la recherche ressemblent à une mise à sac de l'Université et du CNRS). Non seulement le savoir est en crise mais l'homme aussi est en crise dans la construction de son rapport au monde.

En effet, au XXIe siècle, l'homme semble dépassé par ses propres inventions qui conduisent aujourd'hui à parler du monde numérique comme d'un monde post-humain. L'inflation d'informations, d'images, de sites, de blogs, de chats, de forums conduit les internautes même les mieux exercés à manquer parfois de repères et de critères de distinction pour séparer l'information sérieuse des élucubrations. Parmi celles-ci, les plus fantaisistes sont les moins dangereuses, en revanche celles qui prennent le masque de la rigueur et de la scientificité sont redoutables dans leurs effets de manipulation et de domination. Les lecteurs d'aujourd'hui qui sont souvent des lecteurs sur écran requièrent, comme ceux des siècles précédents, un esprit de discernement, c'est-à-dire une méthode (car un tel esprit n'est jamais inné même pour Descartes[13]) pour distinguer le vrai d'avec le faux, mais surtout pour garder à l'esprit la différence de sens du terme connaissance et du terme information. Car on a tôt fait de confondre les deux et de se croire savant tout simplement parce qu'on sait surfer sur internet et collecter des informations. Ou, du moins, sans se croire savant, est-on conduit à penser qu'il ne sert plus à rien d'apprendre, de mémoriser, parce qu'on a tout sur internet. Or Internet ne nous dispense

ni d'apprendre ni de mémoriser. Ni d'apprendre car c'est seulement en apprenant qu'on parvient à faire la synthèse d'informations sur un sujet, ce qui veut dire acquérir des connaissances et non simplement collecter des informations sur des sites web, car on le sait : aussi vite « surfé », aussi vite oublié. Ni de mémoriser car si l'internaute perd rapidement la mémoire des informations compilées sur les divers sites visités, les supports numériques eux-mêmes perdent rapidement la mémoire des informations qu'ils stockent : quand les médecins stockent les images d'examens importants, quand les spécialistes de saisie rétronumérisent des documents de toute nature, savent-ils que le résultat de cette numérisation risque de disparaître rapidement ? C'est pourquoi internet ne nous dispense pas non plus de mémoriser car le stockage numérique ne résiste pas au temps. Or, pour l'instant, les fabricants de supports d'enregistrement, de graveurs et de lecteurs, privilégient la capacité de stockage et la vitesse et non la conservation à long terme et, comme le souligne dans un article du Monde[14] le directeur de recherches en physique Franck Laloë, il semble bien que les forces du marché soient à elles seules incapables de développer un support d'enregistrement qui prenne en compte la nécessité impérieuse d'une conservation à long terme, comparable à celle du document écrit sur papier (quelques siècles). En effet, comme le remarque Franck Laloë, le numérique est un colosse à la mémoire d'argile : il oublie l'information avec une rapidité insoupçonnée, tout patrimoine numérique abandonné à lui-même, ne fût-ce que cinq ou dix ans, risque d'être définitivement perdu.

Dans le monde qui devient numérique, nous devons nous resituer dans une dynamique qui prenne en compte les machines comme une part intégrante de l'espèce humaine. C'est à un nouveau décentrement que l'homme est convié, non à celui qui l'obligeait à faire face au silence éternel des espaces infinis suite au constat que la Terre n'est pas le centre du monde mais seulement une planète comprise dans une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Nouveau décentrement qui oblige l'homme à ne plus être le centre du monde humain mais qui l'oblige à être en interaction avec des réseaux d'informations de plus en plus présents et intrusifs qui tendent à s'incorporer dans la vie de tous les jours, y compris dans son propre corps (puce, cyberhumain). L'homme ne serait-il plus qu'un messager-récepteur compris dans une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part ? Mais alors comment faire pour reconstruire notre rapport au monde, notre rapport à ce monde numérique ?

Plusieurs chercheurs nous avertissent : si nous n'embarquons pas, nous serons embarqués. Gérard Berry dans Pourquoi et comment le monde devient numérique (Paris, Collège de France/Fayard, 2008), Ollivier Dyens dans La Condition inhumaine (Paris, Flammarion, 2008) nous préviennent du risque d'aboutir, si nous ne réfléchissons pas au passage d'un modèle biologique de compréhension du monde à un modèle technologique ou numérique, à un monde polarisé, manichéen, violent, dans lequel la majeure partie de l'humanité sera en décalage complet avec le monde des représentations, des idées, des théories et de la culture, un monde de frustrations et de désespoir issu d'une nouvelle aliénation : celle de la connaissance. Ce risque, note Ollivier Dyens dans un entretien du Monde[15], est déjà à l'œuvre si l'on considère la difficulté grandissante de distinguer clairement l'information de sa synthèse, c'est-à-dire de la connaissance. Pourquoi ? Parce que la culture générée par les machines nous dépasse. Et, pour expliquer ce point, Ollivier Dyens utilise une métaphore maritime percutante : « la quantité d'informations sur le Net est un océan, mais nous ne connaissons pas l'art d'y naviguer ».

Le danger du monde numérique est de rendre l'esprit tellement souple qu'il en oublie d'être critique. Le danger est de faire de l'esprit une fourmi laborieuse et docile. En effet, dans le monde numérique, les sites acquièrent leur légitimité par le fait qu'ils sont visités de nombreuses fois, c'est le nombre qui fait loi, c'est le nombre qui fait foi, c'est le nombre qui fait roi. Ainsi le premier site qui apparaît dans le moteur de recherches Google est celui qui est « hyperlié » par le plus grand nombre de sites et Google lui-même est devenu le premier moteur de recherches par le nombre d'internautes qui l'utilisent. Cette légitimation par le plus grand nombre et par la collectivité comporte des dangers car la majorité n'a pas souvent raison surtout en matière de connaissances et de réflexion. La légitimation par le plus grand nombre présente le risque d'une uniformisation.

C'est pourquoi, face au monde numérique, il importe plus que jamais, de renouer avec l'esprit critique des Lumières : un bon usage de la raison doit se mettre au service d'une critique philosophique, politique et morale des progrès de la raison et de la perfectibilité de l'homme. Ce n'est donc ni autour du thème optimiste d'un développement continuel et positif des connaissances ni autour du thème pessimiste de l'imperfection de l'homme que les notions de progrès et de perfectibilité semblent s'articuler mais

bien autour du « bon usage » de la raison, c'est-à-dire de l'usage critique de la raison.

1. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, Paris, GF, 1971, p. 172.
2. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, Paris, GF, 1993, p. 60.
3. Pascal, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1963, p. 232.
4. *Ibid.*
5. Fontenelle, *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, Fayard, 1991, 425-426.
6. Voir d'Alembert, *Discours Préliminaire de l'Encyclopédie* (titre abrégé par le suite en D.P.E.), Paris, Vrin, 1984, d'après l'édition de 1763, p. 124.
7. Voir D.P.E., p. 121 où d'Alembert, à propos de l'*Esprit des lois,* dit que l'ouvrage illustre parfaitement les « progrès de la raison dans un siècle, dont le milieu sera une époque mémorable dans l'histoire de la philosophie » ; voir aussi D.P.E., 112.
8. Voir D.P.E., pp. 32-33.
9. Voir D.P.E., pp. 118-119, p. 127; voir aussi les *Réflexions sur l'usage et sur l'abus de la philosophie dans les matières de goût* où D'Alembert écrit : « Abuser de l'esprit philosophique, c'est en manquer » (in *Œuvres*, t. 4, 332).
10. Voir D.P.E., pp. 96-100, p. 109.
11. Voir D.P.E., 80 : « notre siècle qui se croit destiné à changer les lois en tout genre ».
12. Voir D.P.E., p. 58 : « Le système général des sciences et des arts est une espèce de labyrinthe, de chemin tortueux, où l'esprit s'engage sans trop connaître la route qu'il doit tenir ».
12. Voir le *Traité des systèmes*, chap. 2, 21-22.
13. Rappelons ici la première phrase qui ouvre le *Discours de la méthode* : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils n'en ont » (*Œuvres philosophiques*, Paris Garnier, 1963-1973, t. 1, p. 568). Descartes écrit « chacun pense en être si bien pourvu » et non pas « chacun en est si bien pourvu » et tout le *Discours de la méthode* a pour objet de combler le hiatus entre croire être pourvu de bon sens et l'être vraiment, entre être raisonnable et être rationnel en appliquant bien son esprit.
14. *Le Monde,* 27-28 janvier 2008.
15. *Le Monde.*